

minutes... comment se fait-il que le courrier ne soit pas déjà arrivé ?

— Je vais voir, répondit le garçon ; mais, ce monsieur, faut-il le faire entrer ?

— Oui, introduisez-le... en descendant, vous remettrez ces fiches à M. Telley et vous le prierez de les classer de suite.

En même temps il remettait au garçon les notes que venait de lui apporter Peter.

Au bout de quelques instants, un individu qui poussait de bruyantes exclamations, tout en montant l'escalier, entra dans le cabinet.

M. Schmidt, qui l'examinait par dessous ses lunettes bleutées constata qu'il ne paraissait pas de bonne humeur.

C'était un grand gaillard, bien découpé, à l'œil hardi.

— C'est vous qui êtes M. Schmidt ? demanda-t-il.

— Oui, que désirez-vous ?

— Qu'on me rende mon argent.

— Votre argent ! exclama le banquier, quel argent ?

— Celui que je vous ai confié.

— Mais d'abord, qui êtes vous ?

— Pedro Alvarez, de Bogota.

M. Schmidt sembla chercher dans sa mémoire.

— Ah ! dit-il après quelques minutes, c'est vous qui nous avez envoyé la semaine dernière vingt-cinq mille dollars.

— Oui... m'en remettant à vous du soin de m'acheter de bonnes valeurs.

— Eh bien !

— Eh bien, voilà ce que vous m'avez envoyé... des obligations que vous avez achetées au poids du vieux papier.

Et il jetait à la face du banquier une masse de papiers qui s'éparpilla sur le plancher.

M. Schmidt demeura impassible.

— On a fait pour le mieux, répondit-il avec sang-froid.

— C'est un vol, hurla Pedro Alvarez, et je veux mon argent.

Le banquier haussa les épaules.

— C'est impossible ! ricana-t-il.

— Voleur !

En même temps, bondissant sur l'Allemand, pris à l'improviste, il l'empoigna à la gorge avec une telle vigueur que la face de M. Schmidt commença à devenir violette.

— Au sec..., voulut crier le banquier qui étouffait.

Brusquement une détonation retentit.

Les mains nerveuses de l'Espagnol lâchèrent prise et il tomba inanimé sur le parquet.

— Il était temps, fit une voix.

M. Schmidt, renversé sur son fauteuil, cherchait à reprendre sa respiration et était incapable de prononcer une parole.

L'homme qui venait de le sauver déposa sur le coin du bureau son revolver fumant encore, prit dans un placard une bouteille de Porto et remplit un verre qu'il approcha des lèvres du banquier.

Avec difficulté le liquide passa et M. Schmidt recouvra l'usage de la parole.

— Comment ! vous, Jackson ! balbutia-t-il d'une voix faible.

— Oui, c'est moi... je suis venu à la place du courrier. Mais voyons d'abord le résultat de ma balle.

— Je n'ai pas la force de me lever, murmura Schmidt.

Jackson se baissa vers l'Espagnol et constata que la balle était entrée par l'oreille.

Il souleva le bras du malheureux ; le bras rebomba inerte en faisant un bruit mat sur le plancher.

— Il est mort, dit Jackson d'un ton sec.

— Cela vaut mieux, parvint à dire Schmidt..., comme cela, il ne pourra pas faire de réclamation.

M. Jackson fit marcher une sonnerie.

— Envoyez-moi Yopi, dit-il au garçon de bureau.

Au bout de quelques instants, un nègre taillé en hercule entra dans le cabinet :

— Yopi, dit l'Américain, porte ce cadavre dans le cabinet de toilette ; après minuit, tu le déposeras devant la maison de jeu la plus proche.

— Le Continental ? dit le nègre.

— Non, pas celle-là, une autre, répliqua M. Schmidt.

Lorsque Yopi eut disparu avec son sinistre fardeau, l'Allemand se tourna vers son associé :

— Y a-t-il donc quelque chose de nouveau ? demanda-t-il.

M. Jackson s'était déjà assis, avait versé un second verre de Porto et venait d'allumer un cigare avec la plus grande tranquillité.

— Oui, répondit-il ; j'ai reçu ce matin, de New-York, des nouvelles importantes. J'ai tenu à vous les communiquer moi-même.

— Le syndicat ne serait-il pas satisfait de nos opérations ?

— Ce n'est pas cela ; vous savez bien qu'on ne nous a pas aidés à augmenter le champ de nos opérations personnelles dans l'unique but de nous faire gagner quelques millions de dollars. Il y avait des instructions à attendre ; ce sont ces instructions que j'apporte avec moi..., du reste voici la lettre, elle dit beaucoup de choses en peu de mots.

Pendant que M. Schmidt parcourt avec attention la messive que vient de lui tendre son associé, développons pour le lecteur, qui n'est pas au courant de la combinaison, le sens de cette lettre un peu ambiguë.

Le "and Co" accolé au nom de MM. Schmidt et Jackson n'était autre qu'un syndicat de banquiers allemands et américains ayant son siège à New-York, mais ayant, de ci de là, en Amérique des associés sous le couvert desquels ils effectuaient ou se proposaient d'effectuer certaines opérations.

En apparence, ces associés n'avaient pour but que de faire de vastes opérations financières, de lancer des affaires industrielles, de construire des chemins de fer et des navires, d'exploiter des mines d'or et de pétrole.

Ils faisaient d'ailleurs de nombreuses opérations de ce genre et, depuis deux ans que la société existait, le bruit courait qu'ils avaient réalisé des bénéfices considérables.

Mais leur but secret, leur projet principal, l'idée géniale qui avait présidé à la constitution de ce syndicat, était de faire sombrer la compagnie du "Canal Interocéanique de Panama".

L'entreprise une fois abandonnée par ses promoteurs ou bien ceux-ci mis dans l'impossibilité de tenir leurs engagements vis à vis du gouvernement colombien, le syndicat s'emparerait de l'entreprise en rachetant à vil prix les titres et l'outillage, puis il l'exécuterait pour son propre compte.

Ce projet avait germé dans le cerveau d'un Allemand qui avait gagné aisément plusieurs de ses compatriotes à cette mesure gallophobe.

Quant aux Américains, ils s'étaient engagés dans l'affaire comme ils se seraient engagés dans une exploitation de forêts et de prairies ou dans n'importe quelle autre entreprise industrielle ou commerciale.

Il y avait beaucoup d'argent à dépenser ; mais il y avait aussi beaucoup d'argent à récolter. Ils n'avaient pas besoin d'un autre stimulant.

Et, pour la réussite de cette conspiration américo-allemande, contre la compagnie du "Canal interoceanique" le syndicat avait adopté un programme qui n'avait point de limites.

Fomenteur des grèves, acheteur des consciences, faire assassiner quelques hommes gênants, provoquer des émeutes, subventionner la guerre civile, tout y était prévu.

Sans contenir tous ces détails, la lettre apportée à M. Schmidt par M. Jackson, en contenait cependant assez pour faire comprendre aux deux associés le but vers lequel il s'agissait de marcher.

On s'en remettait d'ailleurs à leur intelligence, à leur sens pratique des affaires, à leur perspicacité, toutes qualités qui les avaient fait choisir comme sentinelles avancées dans cette expédition contre les capitaux français.

Il fallait, disait le signataire de la lettre, commencer par se ménager des intelligences dans la compagnie.

De nouveaux ordres leur seraient donnés successivement et selon la tournure des événements.

Pour le moment, un crédit considérable leur était alloué.

— Que pensez-vous de cela ? fit Schmidt, lorsqu'il eut terminé sa lecture. Pour moi, je ne suis pas

tout à fait dans mon état normal ; ce diable d'Espagnol m'a serré bigrement fort.

— Moi, dit Jackson, je ne trouve rien d'extraordinaire à ce que le syndicat nous propose.

— Vous voulez dire : nous ordonne.

— Bast ! il n'y a pas de différence, puisque c'est dans notre intérêt qu'il parle.

Schmidt asséna sur son bureau un coup de poing formidable.

— Je serais content, continua-t-il, de molester ces canailles de Français....

Jackson le regarda.

— Dites donc plutôt de leur enlever cette grosse affaire.

— Les deux, reprit l'autre.

— Moi, dit l'Américain, je prendrais bien parti pour eux, s'ils pouvaient me donner le double de ce que me donnera le syndicat.

Et négligemment, il fit tomber à terre la cendre de son cigare.

— Pas moi, répliqua l'Allemand, je n'ai qu'une parole.

Jackson plissa ses paupières et fixant sur son associé un regard railleur.

— Ce sentiment vous honorerait, mon cher, dit-il froidement ; malheureusement, vous ne dites point ce que vous pensez. C'est la haine qui vous rend fidèle au syndicat... vous êtes allemand.

— Eh bien oui ! je hais la France ! fit Schmidt en serrant les dents.

— Voilà une chose dont je me moque, s'écria Jackson ; si les New-Yorkais se sont engagés avec vos compatriotes, c'est parce qu'ils ont mis dans l'affaire autant d'argent qu'eux.

— Cela m'est égal, murmura Schmidt.

Jackson se mit à rire.

Puis sérieusement :

— Prenez garde, dit-il, que votre haine ne vous fasse faire des sottises... si vous n'êtes pas prudent, le syndicat nous remplacera dans les vingt-quatre heures... et vos compatriotes ne seraient pas les derniers à voter votre exclusion.

Ces mots rendirent soudain à Schmidt tout son calme.

— N'ayez crainte, dit-il ; je serai prudent.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez ! cria Jackson.

C'était lui, décidément, qui s'attribuait l'autorité.

Grand, la figure énergique, l'œil gris très perçant, mis avec la dernière élégance, il paraissait un géant auprès de son associé qui, pourtant, était d'une taille au-dessus de la moyenne.

Mais l'Allemand était très lourd et apathique ; ses yeux d'un bleu faïence ne s'animaient que lorsqu'il parlait de sa haine contre la France et, auprès des Yankees aux allures délibérées, il avait l'air d'un humble serviteur.

Néanmoins, ce fut à M. Schmidt que s'adressa le garçon de bureau pour le prévenir que le signor Giovanni Corda demandait à être reçu.

— Giovanni Corda ! répéta l'Américain... n'est-ce pas l'entrepreneur ?

— Précisément.

— Et, clignant de l'œil d'un air mystérieux, Schmidt ajouta :

— Un Italien qui travaille pour des Français.

Il éclata d'un gros rire épais.

— C'est toujours ça de pris, poursuivit-il.

— Introduisez M. Corda, commanda Jackson.

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis l'Italien parut, la bouche en cœur, le chapeau à la main, l'échine à moitié ployée, le regard plein d'obséquiosité, enfin avec toutes les apparences d'un parfait valet.

Il reconnut Jackson, pour l'avoir vu à Panama.

Et aussitôt, ce fut un déluge de compliments à donner la nausée à l'Américain et avec cet accent italien qui rend l'abondance des paroles si insupportable.

— Eh ! ce bon monsieur Jackson ! Comment ! vous êtes à Colon ! Quel plaisir de vous voir... de vous offrir mes compliments sincères ! Et votre santé est toujours excellente ? Il faut espérer qu'elle se maintiendra... Je suis bien heureux vraiment, ma parole d'honneur ! de vous rencontrer.